

Tout ce qui pourrait se dire

Jacques Lazure, *Le jardin froissé*, l'Hexagone, 2000, 168 p., 19,95 \$.

Christiane Frenette, *La nuit entière*, Boréal, 2000, 184 p., 20,95 \$.

Danielle Dussault, *Camille ou La fibre de l'amiante*, VLB, 2000, 166 p., 18,95 \$.

Julie Sergent

Number 99, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37516ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

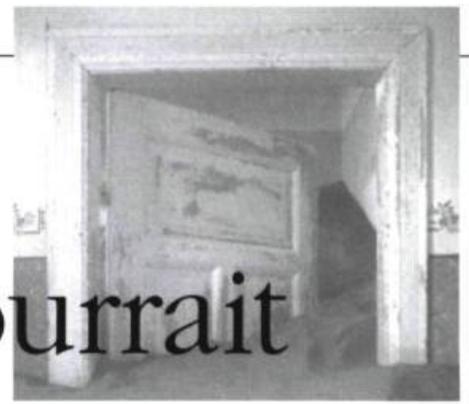
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sergent, J. (2000). Review of [Tout ce qui pourrait se dire / Jacques Lazure, *Le jardin froissé*, l'Hexagone, 2000, 168 p., 19,95 \$. / Christiane Frenette, *La nuit entière*, Boréal, 2000, 184 p., 20,95 \$. / Danielle Dussault, *Camille ou La fibre de l'amiante*, VLB, 2000, 166 p., 18,95 \$.] *Lettres québécoises*, (99), 23–24.

Jacques Lazure, *Le jardin froissé*, l'Hexagone, 2000, 168 p., 19,95 \$.
Christiane Frenette, *La nuit entière*, Boréal, 2000, 184 p., 20,95 \$.
Danielle Dussault, *Camille ou La fibre de l'amiante*, VLB, 2000, 166 p., 18,95 \$.



Tout ce qui pourrait se dire

Voyage au pays des aveux, des silences, et des mensonges qui lient et qui délient les gens...

ROMAN
Julie Sergent

SAVOIR QU'ON PEUT SE DÉVOILER À L'AUTRE, qu'il soit l'amant, l'ami, le parent, savoir qu'on peut lui dire ce qu'on a de pire en soi. Savoir qu'on peut s'abandonner aux larmes, le visage trempé, défait, contre son épaule. C'est le beau et terrible point tournant de n'importe quelle relation, le parti pris d'intimité, c'est l'instant qui cristallise la rencontre entre deux êtres, ou alors qui marque le début de son effritement. Pile : la parole aura été salvatrice. Face : le silence eut été de mise. Voyage au pays des aveux, des silences, et des mensonges qui lient et qui délient les gens...

Apprendre à parler

Adossé contre un mur du salon vide — sa compagne ayant demandé que l'on en sorte chaque meuble et chaque objet —, un homme regarde impuissant ce qui reste du corps de celle-là, étendue sur le divan, ce divan qui reste comme dernière preuve de possession terrestre, une dernière chose de rien à laquelle dire adieu. Dévastée depuis trois mois par un cancer des os, Yolande meurt, sous les yeux de Bruno. Et pour lui, qui n'a eu que la force humaine, sans plus, de passer à travers la maladie et l'agonie de sa compagne, s'y mesurant tantôt avec découragement, tantôt dans la révolte, le plus souvent dans la tristesse immense, les souffrances sont loin d'être rendues à terme.

Jacques Lazure, à qui l'on doit un recueil de nouvelles (*La valise rouge*, Québec Amérique, 1987), et plusieurs romans de science-fiction pour la jeunesse, signe avec *Le jardin froissé* un premier roman qui met en scène — avec une économie d'espace que l'on ne peut que louer étant donné l'intensité lancinante du récit — le drame d'un homme que la mort de sa compagne plonge dans un écueil qui le force à regarder sa vie, son passé, son avenir, selon une nouvelle perspective.

L'auteur a choisi le mode du journal intime pour donner la parole à son personnage, qui, pendant un été, va donc transcrire sur papier son apprentissage du deuil aussi bien à travers les gestes quotidiens, comme manger, fumer — ces gestes qui n'ont plus tout à coup l'automatisme habituel —, qu'en laissant surgir les souvenirs et les émotions.

Ce que déterre alors peu à peu Bruno — et qu'il est loin, très loin, de mettre à jour complètement —, c'est sa propre incompétence à l'intimité. Une incapacité à se livrer authentiquement qui a non seulement dans le passé tué dans l'œuf ses prétentions littéraires, mais qui a insi-

dieusement éloigné de lui sa compagne, la forçant même, alors qu'elle était la pureté des sentiments faite femme, à lui mentir.

Si l'on peut ressentir quelque impatience envers Bruno et son refus d'approfondir les maux clés de son être — en particulier son antipathie pour les enfants et sa nonchalance face à la mort de sa mère, deux émotions auxquelles le lecteur ne pourra pas croire —, on se laisse toucher par l'œuvre démente qu'il entreprend, alors qu'il charrie à la petite chaudière une tonne de sable fin du jardin où il l'avait d'abord fait déverser au salon où est morte sa belle, comme s'il traversait un sablier, passant du passé au présent, dans un désir acharné de se comprendre, et, en fin de compte, de parler vrai. Gageons que Jacques Lazure n'a pas dit son dernier mot.

Apprendre à se taire

Christiane Frenette est poète : en atteste ce deuxième roman à sa signature, *La nuit entière*, qui se déroule, un peu comme les nuits d'insomnie de Jeanne, l'héroïne, en une succession d'images, de courts dialogues, de petites scènes, qui parlent assez simplement pour qu'on les écoute sans effort, mais dont la solide architecture ne permet pas qu'on les soupçonne de futilité.

Voici un conte de la cruauté ordinaire, au centre duquel se trouve Jeanne, âgée de trente-sept ans lorsque s'ouvre le récit, mais que l'on retrouve dans le roman, en allers-retours, à d'autres âges de sa vie.

Elle a dix-neuf ans lorsqu'elle est étudiante, dans la ville de Québec, avec une personnalité chancelante qui l'expose au pouvoir ensorceleur, et potentiellement destructeur, d'une compagne qui manie l'amitié comme un glaive. Elle a vingt-quatre ans lorsque, diplômée de traductrice en poche, elle gagne plus volontiers sa vie dans la restauration, laissant émerger un instinct de mère nourricière qui gravera la voie aux prochaines années de sa vie.

Elle a trente-sept ans, dans le temps présent, et elle a appris deux ou trois choses essentielles : nommément que la vie n'est pas une confrontation ordonnée entre les heureux et les malheureux, ceux qui savent et ceux qui ne savent pas, ceux qui ont l'air de savoir aimer et les autres, mais plutôt une suite de pas en chemin inconnu, rien que ça et tout ça à la fois, des pas en avant, à reculons, en zigzag et



Christiane Frenette

en chutes, dans la solitude, malgré le constant voisinage des autres, qui font d'ailleurs pareillement tout seul et tous ensemble, jusqu'au bout.

Devant Jeanne, alors qu'elle ne peut pas dormir et qu'elle se rappelle les instants d'amitié et les chocs des dix-huit dernières années de sa propre vie, il y a un original qui se meurt, que le compagnon de Jeanne, vétérinaire, n'est pas là pour soigner (l'homme n'étant pas très différent de l'animal, dans le roman, qui va seul, jusqu'à la mort, « dans le silence et le vacarme du monde », pendant que la femelle veille les plus faibles).

En Jeanne il y l'ange noir, Marianne, qui lui aura donné, à dix-neuf ans, autant de raisons de souffrir que de permissions de pleurer, et dont l'image restera en elle comme l'idéal confondu de la méchanceté et de la générosité du cœur.

De petit bout de vie en petit bout de vie, Christiane Frenette laisse émerger la profondeur de ses personnages, évitant avec grâce de stigmatiser ceux qui auraient pourtant des raisons d'être honnis, laissant l'existence faire la preuve de tout ce qu'il est possible de vivre, laissant qui le veut, lecteur ou personnage, libre d'en tirer quelques leçons.

Jeanne a trente-sept ans. Et elle avance comme elle le peut, à reculons et en trébuchant. Et elle apprend à être celle qu'elle est. Celle qui met du baume sur les plaies vives. Envers et contre tous : Jeanne aura le pouvoir de sauver les couples d'êtres qui s'aiment. Dût-elle pour cela mentir.

Se taire à en devenir fou

Danielle Dussault a écrit des récits et des nouvelles, et cette fois elle nous donne un roman, *Camille ou La fibre de l'amiante*, dans lequel l'auteure dresse le tableau d'un demi-siècle au cœur de la ville de Thetford Mines, ici renommée Thetford-les-Mines.

On connaît les circonstances qui ont mené en 1949 au soulèvement des travailleurs de l'amiante, d'abord à Asbestos, puis à Thetford Mines : des conditions de travail extrêmement dangereuses, un patronat méprisant envers la force ouvrière, des salaires dérisoires. Avant que le mécontentement ne se transforme en crise, forçant une grève qui durerait plus de cent trente jours, il y aura eu, à n'en pas douter — d'autant que les valeurs moralisantes de l'époque s'y prêtaient à merveille —, des décennies d'humiliation et de soumission silencieuse. Danielle Dussault s'est inspirée de ces faits d'une époque, qui a vu aussi la dévastation causée par la grippe espagnole et par la Seconde Guerre,

pour composer une histoire qui dit la douleur des gens en qui gronde la révolte, et qui, de peur, se taisent le plus longtemps possible, parfois même pour toujours.

Cela donne un roman qui n'en est pas vraiment un, dont l'écriture se veut tantôt lyrique, mais qui est souvent trop sage pour être romanesque. Qu'à cela ne tienne, en attendant un prochain roman de l'auteure qui aura une plus singulière réalité, on traversera *Camille ou La fibre de l'amiante* avec la certitude que Danielle Dussault a une connaissance sensible non seulement de l'histoire de la ville, qu'elle habite d'ailleurs, mais également une connaissance de ce que font aux êtres les secrets, et les émotions lorsqu'elles sont tuées, rabattues.

Camille est la fille de Maria, qui est la fille de Rachel. D'une génération à l'autre, elles ont été des femmes qui ont vu leur cœur arraché au départ d'un homme, et elles ont dès lors été des femmes qui ont attendu, et attendu. « C'est l'histoire de toutes les filles, de leurs mères et des femmes en général, qui n'en finit plus de s'écrire à travers une attente aussi creuse qu'une fosse minière. » écrit Danielle Dussault, dans une de ces belles envolées du roman. D'une génération à l'autre, elles attendent alors qu'elles n'en peuvent plus d'être de la lignée des femmes qui attendent, elles attendent alors qu'elles n'en peuvent plus de faire semblant qu'aucun désir ne leur ronge l'âme, elles n'en peuvent plus d'avoir à se convaincre que leur bonheur n'est pas essentiel. Et les hommes ne vont pas mieux, qui sont, de leur côté, « d'une longue, longue génération de mineurs silencieux ».

À Thetford-Les-Mines, on étouffe de part et d'autre dans la poussière d'amiante, c'est elle qui gère les départs et les morts, c'est elle qui trône en mère sans cœur sur toutes les existences.

Camille ou La fibre de l'amiante illustre la vie de générations marquées par les mêmes drames, dont même les plus téméraires et combattifs ne semblent pas réussir à s'extirper. À moins que la plus jeune de tous, Camille, n'y arrive, comme elle promet de le faire à la fin de l'histoire, mais on n'en est pas tout à fait certain, à vrai dire, des décennies de soumission silencieuse ne pouvant sans doute s'éteindre ainsi qu'au profit de la dernière page d'un roman.



Impression soignée
de vos livres,
périodiques
et brochures
à court et
moyen tirages
(couleur ou
noir et blanc).

Nous traitons maintenant
vos dossiers numériques à partir
du support informatique
et vos travaux d'impression à demande
sur système Docutech.



**AGMV
MARQUIS**

IMPRIMEUR INC.
Membre du Groupe Scabrini

TÉLÉPHONE : 1-800-363-2468
TÉLÉCOPIEUR : (418) 246-5564
E-MAIL : agmv@agmv.com